



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales – C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

“La guerre d’Espagne” (II) 1939 – 1999

Témoignages contre le mensonge

Aux personnes qui souhaitent approfondir ce sujet, nous conseillons la lecture des deux n° spéciaux de la remarquable publication *LECTURE et TRADITION* (n° 269-270 et 271),

commande à : B.P. 1, F – 86190 Chiré-en-Montreuil,

dont nous avons extrait cet article, ainsi que le précédent (Bul. n° 100)

[Les titres entre crochets et les caractères gras sont de nous]

L'abondance des textes que nous avons reçus de nos collaborateurs habituels pour commémorer la fin de la guerre d'Espagne a été telle que le numéro spécial de 64 pages que nous avions prévu a été insuffisant et qu'il a fallu consacrer au sujet ce second numéro spécial.

Comme le précédent, celui-ci a pour objectif principal de faire toucher du doigt le caractère mensonger de la propagande qui est faite depuis plus de soixante ans en faveur des Rouges. On aurait tort de penser que cette désinformation s'est ralentie avec le temps; voici par exemple ce qu'on pouvait lire récemment dans un quotidien régional : «*Selon de récentes recherches publiées dans le livre Victimes de la Guerre civile, la répression franquiste a fait plus de morts que l'on croyait jusqu'à maintenant et elle a été beaucoup plus sanglante que celle menée par les républicains, satani-*

sés par les vainqueurs du conflit», (Il y a 60 ans – la fin de la guerre civile en Espagne paru dans *Centre-Presse* du 2 avril 1999.) On pourra voir, grâce aux documents que nous publions, s'il était nécessaire de “sataniser” les Rouges ! Si les hommes qui ont **assassiné 11 évêques et 7937 prêtres** ainsi que les 80'000 laïcs, torturé dans les tchékas ou “**préventoriums**” des dizaines de milliers de gens, pillé ou détruit 20'000 églises ou couvents, volé ou saccagé des trésors d'art inestimable, peuvent se plaindre lorsqu'on leur jette au visage le détail de leurs crimes !

Et nous sommes naturellement très loin d'avoir tout dit. Nous avons par exemple consacré un article à Ceferino Jimenez Malla, catéchiste gitan fusillé par les Rouges et récemment béatifié, mais nous aurions aimé parler aussi de la bienheureuse Mercédès Prat y Prat, religieuse de la Compagnie de Sainte-Thérèse, fusillée par les Rouges à Barcelone le 24 juillet 1936 en compagnie du Frère Noguer Trias – de la Compagnie des Sacrés-Cœurs – et de Sœur

SOMMAIRE :	P. 2 – Barcelone en 1939	P. 3 – L’“égalité” des camarades	P. 4 – Une lettre accablante...
	P. 5 – Les atrocités de Rouges	P. 6 – Persécution anti-chrétienne	P. 8 – Les Préventoriums
	P. 10 – La vérité sur les forces en présence		P. 11 – Mort de Léon XIII

Joaquina Miguel – qui survécut malgré six blessures; il aurait fallu évoquer également les huit Frères des Écoles chrétiennes assassinés en compagnie d'un Père passioniste le 9 octobre 1934, ou encore le Frère Jaime Hilario Barbal Cosan, des Écoles chrétiennes, fusillé à Tarragone le 18 janvier 1937 (tous ont été béatifiés le 29 avril 1990) et bien d'autres; mais le temps et la place nous manquent.

Les lecteurs qui voudraient des analyses plus complètes pourront se reporter à l'excellent travail intitulé : *la guerre d'Espagne revisitée*, (publié sous la direction d'Arnaud Imatz, préface de Pierre Chaunu. Economica, Paris, 1989); il y aurait d'ailleurs, malgré la qualité de cet ouvrage, plusieurs autres livres à écrire, ou à traduire de l'espagnol en français, pour stigmatiser les mensonges de la propagande communiste et maçonnique sur ce sujet. Souhaitons que de jeunes historiens s'y emploient. Comme nous le disions dans le précédent numéro, les Contre-Révolutionnaires manquent trop souvent de persévérance dans leur action et dans leur propagande; **l'ennemi, lui ne se lasse jamais de mentir !**

Michel CANET

Barcelone en 1939 Un témoignage de Léon Bailby

Le témoignage que l'on va lire a paru dans le numéro **d'avril 1939 de la revue de Léon de Poncins, Contre Révolution**. Il est l'œuvre de Léon Bailby (1867-1945), directeur du grand quotidien national *Le Jour* (1) qui avait enquêté à Barcelone au lendemain de la défaite des Rouges.

Son témoignage, on va le voir, **est accablant pour Juan Negrin**, dernier chef du gouvernement républicain de Madrid qui apparaît comme aussi menteur que voleur. Tout aussi accusateur est son récit de la terreur rouge à Barcelone, récit corroboré par le reportage détaillé et les photos horribles réalisés par le comte Stanislas du Luart, et publiés dans le même numéro de *Contre Révolution*, ainsi que par de multiples reportages parus à l'époque dans la presse française (Par exemple *L'Illustration*) et étrangère.

«L'homme qui porte la plus lourde responsabilité dans les malheurs de l'Espagne et dans les nôtres, c'est sans conteste le **docteur Negrin**, lequel est en fuite et accourt nous demander asile à Toulouse. Aucun mot n'est trop sévère pour qualifier l'homme qui fut certainement aux gages de Moscou. Il a tout conduit. Il a menti à son pays. Il a trompé ses meilleurs amis en France. Tout dans son attitude a été bluff et souci du plus sordide intérêt personnel.

Negrin n'a entretenu la guerre civile que pour obéir au mot d'ordre de l'Internationale marxiste qui, jusqu'au dernier

moment, a cru et croit encore qu'une guerre générale peut très bien sortir des conflits, envenimés à plaisir, entre l'Espagne, la France, l'Italie et l'Allemagne. Il suffit de rappeler que, à la veille de sa défaite, le 16 janvier, il déclarait : *"Ils ne prendront pas Barcelone"*.

Le 17 janvier, il répétait : *"Nous dresserons en Catalogne une muraille contre laquelle s'écrasera l'envahisseur"*.

Barcelone tomba le 26 janvier. Or, le 28 janvier, Negrin dit : *"Les nids de résistance chargés de couvrir la retraite stratégique fonctionneront parfaitement"*. (Nous avons vu, tout le monde a vu qu'entre Barcelone et Gérone il n'y avait pas une tranchée, pas un barbelé. Rien).

Le 2 février, à Figueras, devant des Cortès fantômes, qu'il a réunies, il assure : *"Nous conserverons la Catalogne"*.

Qu'on juge après cela de la confiance qu'on peut faire à cet homme.

Mais Negrin ne pratique pas que le mensonge. Il n'a cessé de se livrer, depuis qu'il a tenu le pouvoir à des vols, dont sa fuite précipitée a laissé des preuves.

«A Barcelone, au 82, Paseo de Gracia, un bel hôtel appartenant à trois frères, MM. Giro, nationaux pur sang, qui avaient fait de leur demeure un véritable musée, fut réquisitionné pour Negrin. Il connaît aujourd'hui un sort bien différent puisqu'il est devenu le siège des services du Front national de la presse étrangère.

Negrin s'est installé là, il y a deux ans, et sous l'apparence d'une vie bourgeoise opulente, il s'est fait l'égal d'un de ces louches receleurs qui rachètent à bas prix les moindres objets volés. J'ai vu dans l'un de ces salons, accumulés en vrac, plusieurs centaines de petits coffres-forts de toute forme et de tout métal, dont la serrure avait été forcée et qui étaient vides.

Pourquoi, dira-t-on, ne pas les avoir fait disparaître ? C'est que ces témoignages accablants, Negrin ne pouvait matériellement ni les jeter aux ordures, ni les brûler. C'est avec leur contenu qu'il a chargé les quarante caisses dont, il y a trois mois, au vu et au su des gens renseignés, des camions furent remplis en direction de la France.

Une caisse pourtant n'avait pu prendre place dans les camions. J'ai prié l'aimable colonel Emmanuel de Lambari, chef du service du Front national de la presse étrangère, qui nous a sans cesse prodigué une précieuse obligeance, de réaliser l'impossible pour nous faire tenir cette preuve à conviction. C'est grâce à lui que les difficultés administratives ont été levées et, deux jours après, nous étions à la Banque d'Espagne.

Il y a là des centaines de braves gens qui s'empressent aux guichets et viennent, hélas ! constater leur ruine. Pendant

1. Ni les communistes ni les démocrates chrétiens, qui se partagèrent la direction du régime issu de la Révolution de 1944, ne pardonnèrent à ce journal ses prises de position courageuses pendant la guerre d'Espagne. *Le Jour* fut interdit et n'obtint jamais l'autorisation de reparaitre bien qu'il se soit sabordé le 31 mars 1942 et qu'il ait constamment refusé les subventions du gouvernement de Vichy – tout comme l'*Action Française* d'ailleurs !

l'occupation, en effet, les Rouges ont émis une monnaie fiduciaire qui ne repose sur rien. Chaque province, et parfois chaque grande ville, émettaient elles-mêmes leur monnaie papier valable dans la région. Des centaines de millions ont ainsi circulé qui valent aujourd'hui zéro.

Nous voici au sous-sol, devant la porte d'acier monumentale (marque française Fichet) qui donne accès aux caves de la Banque. presque tous les coffres particuliers ont été vidés. On sort de l'un des plus grands coffres une caisse de bois rude **qui porte le nom de son destinataire : Exc. mo Sr. Présidente del Consejo de Ministros.**

La caisse ouverte, on en sort, enveloppées de ouate grise, deux couronnes, deux joailleries magnifiques, qui furent volées lors du pillage de la ville, au sanctuaire de Notre-Dame de Tolède.

L'une, joaillerie moderne, est tout entière composée de perles et de diamants taillés d'une grande beauté.

La seconde est une œuvre ancienne, de style byzantin; un merveilleux travail d'émail enchâssé de perles fines et de pierres : quarante émeraudes environ, des saphirs, des diamants et des perles la décorent. Son prix est inestimable. Mais ce que nous allons voir est encore plus répugnant.

... des humbles trésors, des souvenirs de famille dérobés à tant de pauvres gens :

Au-dessous de ces couronnes, se trouvent quatre ou cinq caisses pareilles à de grandes boîtes de biscuits en fer-blanc, chacune d'un poids considérable. Et quel contenu ! **Il n'y a là**, pour ainsi dire, qu'une poussière d'or, de menus objets, **des humbles trésors, des souvenirs de famille dérobés à tant de pauvres gens : chaînes de première communion, médaillons et cœurs en or, montres à double boîtiers, bracelets plus ou moins cabossés, etc !** Tout ce qui représentait pour le petit peuple qu'on a dépouillé, mieux que de l'or, des reliques transmises à travers des générations.

Comment imaginer le soin, la persévérance, avec lesquels **Negrin** s'est fait, jour après jour, le collectionneur, **le ramasseur de ce monstrueux bric-à-brac ?** La valeur marchande de cette caisse est, me dit-on, de douze à quatorze millions. Mais que sont devenues les autres, où se cachent-elles en France ? Qui donc les retrouvera ?

On nous a promis, du même coup, de nous faire visiter les appartements secrets que le président Companys s'était fait installer dans l'hôtel même de la Généralité de Catalogne.

Le célèbre palais, d'un gothique sobre et pur, est **bien connu des touristes**. Il est resté intact puisque Franco s'est refusé à bombarder la ville.

Mais, **au nom du "président Companys"**, un désastre irréparable a été commis. **On a détruit la chapelle gothique**, on a fait sauter ses fines colonnes, enlevé ses statues et ses emblèmes sacrés. On a dégradé ses murs pour que

rien ne reste de ce qui faisait la vénération des fidèles. Et c'est là qu'a été installé le corps de garde qui veillait sur la sécurité du "président" !

[L'"égalité" des camarades]

Tout est ici luxueux et **voyant**, d'un goût **de nouveau riche** qui ne se refuse rien : tapis de haute laine de la manufacture royale, rideaux brochés, voiles brodés, meubles de bois précieux. On a volé aux musées des *Canalettos* admirables et d'autres toiles de maîtres pour décorer les murs. Il n'est pas jusqu'aux appareils sanitaires qui n'aient fait l'objet d'une recherche bien opulente et bien coûteuse. **Chaque bouton d'armoire, chaque poignée de meuble sont en ivoire travaillé...**

A côté du billard, une salle de cinéma. Car le "président" ne se commettait pas avec la foule dans les lieux publics. Deux appareils de projection, **des plinthes d'acajou massif**. La salle et la scène sont tendues d'un **riche tissu d'argent**. On ne nous étonne pas quand on nous dit que cette salle a coûté un demi-million.

Qu'ils sont donc toujours les mêmes, ces démagogues, si hargneux à **dénoncer la fortune, l'épargne, le bien proprement acquis, avec le seul désir que ces richesses enviées leur tombent dans les mains !**

Et pendant que **Companys menait ainsi la grande vie**, et que **Negrin arrondissait son magot**, en bas, dans la rue sans joie, **le camarade communiste crevait de faim.**

Les chefs rouges ne s'occupaient que de régner sur un **malheureux peuple** dont ils volaient les derniers sous et **qu'ils tenaient hébété par une famine sans raison** (puisque **les armées de Franco ont découvert des stocks innombrables de vivres**, à moitié pillés par les affamés au premier soir de leur délivrance).

Pour prolonger, quant à eux, leur vie de plaisirs et de jouissances, quand ils entendaient déjà les craquements de l'édifice, il fallait attirer la France dans le guet-apens de l'intervention.

Ils jouaient ainsi sur les deux tableaux.

Ou bien les divisions françaises que notre Front Populaire voulut à deux reprises faire intervenir en Catalogne gagnaient la partie contre Franco. Et, dans ce cas, c'était la bonne vie qui continuait..

Ou bien la partie était perdue. Et les Marxistes espagnols abritaient leurs responsabilités derrière la nôtre, et se dérobaient aux suites de l'effondrement.

Et comme ils avaient **garé en France, en Suisse ou en Hollande le fruit de leurs rapines**, ils n'avaient plus qu'à **passer la frontière, ce qu'ils font depuis huit jours**, sans se douter que la honte qui les suit les désigne au mépris public.

Or, pour "avoir" la France, pour l'obliger à mettre le doigt dans l'engrenage, il fallait mentir, **mentir** à elle comme **au monde civilisé tout entier**. Il fallait faire croire à la vic-

toire certaine de la cause rouge en même temps qu'à la faiblesse et à la désorganisation de Franco.

Il était nécessaire, dans ce but, de dépenser beaucoup d'argent, de payer cher et comptant **une propagande insensée**. Ainsi s'expliquent les vols considérables pratiqués par les dirigeants rouges qui, pendant deux ans, mirent l'Espagne à l'encan.

La lettre écrasante que nous publions a été trouvée avec beaucoup d'autres documents révélateurs dans les papiers de Negrin, qui, la veille encore de la prise de Barcelone, dînait dans son luxueux hôtel, 82, Paseo de Gracia, et qui n'avait même pas pris la peine d'enfermer dans un coffre ses papiers secrets (p.7).

N'est-il pas effarant de voir l'ambassadeur de l'Espagne Rouge à Paris, **Marcelino Pascua**, écrire au ministre des Finances à Barcelone que, puisque **le gouvernement rouge est disposé à céder le Trésor artistique de l'Espagne**, il lui offre le moyen de réaliser l'opération à gros prix !

Une autre lettre a suivi celle-ci. Mais ce second document – pour des raisons qu'on comprendra – je ne le reproduirai pas ici. Il s'adresse au «*cher Monsieur Negrin*» et il lui conseille vivement d'accepter la proposition d'achat qui lui est faite.

Ambassade d'Espagne à Paris,

Paris, 3 mai 1938

N° Secrétaire Général JV/AR

Sujet : Offre faite par la Maison Lipchity et Gutwirth, de Amberes, pour la vente de bijoux et pierres précieuses

Excellentissime Señor,

MM. Louviche et Weil Goudchaux se sont présentés à notre ambassade, avec une carte de M. Longuet, afin d'obtenir des informations précises à propos d'une offre faite par la Maison Lipchity et Gutwirth de Amberes, pour l'achat au gouvernement de la République D'UNE PARTIE DU TRÉSOR ARTISTIQUE, notamment des bijoux et des pierres précieuses que, selon ceux qui ont fait l'offre à cette maison, LE GOUVERNEMENT EST DISPOSÉ A CEDER.

MM. Louviche et Weil Goudchaux représentent un groupe belge important, garanti par la Amsterdamche Banck par un capital de deux milliards de francs (2.000.000.000 fr.) et au cas où la proposition aboutirait ils sont disposés à aller à Barcelone.

L'ambassadeur d'Espagne,
Marcelino Pascua.

Ex^{me} Ministre des Finances.

Le signataire de cette seconde lettre n'est pas un besogneux. Ce n'est pas davantage un profiteur. Sa probité personnelle est au-dessus de tout soupçon. Pourquoi donc s'intéresse-t-il à ce point à ce honteux marché ? C'est que, possédé par son idéologie, et formant des vœux pour la victoire des Rouges, il est prêt à faciliter celle-ci par tous les moyens.

L'homme qui a signé cette lettre est un homme d'Etat britannique fort connu, un des adversaires politiques de M. Chamberlain» (C'était Winston Churchill).

Si **la propagande rouge était remarquablement organisée**, celle de Franco, par contre, était inexistante. Ce pour plusieurs raisons :

1. L'Espagne nationale, combattant en vase clos, ne disposait ni des moyens financiers, ni des techniciens, ni des débouchés internationaux que l'Espagne rouge avait à profusion.

2. Sûrs de la justice de leur cause, les dirigeants nationaux n'ont jamais réalisé l'importance de la propagande qui fut, par contre, la principale arme de guerre des gouvernements.

3. Profondément blessée par les atrocités, l'Espagne nationale répugnait à leur donner de la publicité, de peur que l'horreur et le discrédit n'en rejaillissent sans distinction sur tous les Espagnols, les faisant passer pour des sauvages aux yeux du monde.

Une offre pareille n'est pas à dédaigner pour un gouvernement qui se plaint sans cesse de manquer d'argent en vue de la guerre ou de sa propagande.

«**La propagande était adroite** et se faisait sur une grande échelle; elle coûtait cher. Il est clair, en effet, que ces versions fausses, ces déformations systématiques des faits ne sont pas le produit d'une génération spontanée. *Depuis que Negrin a repris le pouvoir, il a, sur les conseils de Dimitroff, réorganisé sa propagande à l'étranger.*

Voici le texte, traduit littéralement, du document auquel Léon Balby fait allusion dans son article... :

«A Paris elle fonctionnait par l'intermédiaire d'agents qui, pour ne pas donner l'éveil, ne sont la plupart du temps ni français ni espagnols. Des israélites allemands réfugiés sont souvent employés à ce genre de démarches. Il suffit d'ouvrir les feuilles publiques pour en connaître le résultat.

Oh ! La propagande est adroite, elle ne prend pas les gens à la gorge pour essayer de leur faire avaler des mensonges tout crus. On cherche la tendance, on distille le poison à petites doses. On joue de la corde sensible : par exemple, on lui dit que "les Basques, qui sont d'ardents catholiques, se trouvent aujourd'hui en accord avec Barcelone. Et Barcelone, qui ne fait plus la chasse aux curés, a, au contraire, rouvert les portes des églises".

Pendant trois mois notre journal a été assiégé de prières et de démarches tendant à obtenir qu'il se prête à une enquête – bien entendu favorable – chez les Rouges

où serait envoyé, aux frais des demandeurs, l'un des plus qualifiés parmi les écrivains français.

Cinq articles seraient ensuite publiés, la rémunération étant fixée à cent mille francs. Ce n'était d'ailleurs qu'une première série.

“Pour être tout à fait fixé sur l'audace de ces gens-là, j'ai donné ordre de laisser s'engager assez loin les démarches, jusqu'à la remise du premier article. Puis au moment où l'intermédiaire espérait l'accord final, il a été invité à passer au Jour et là, en présence de notre chef d'informations, Gérald Devriès, nous l'avons mis au pied du mur et lui avons montré sa grossière méprise.

Un Français ne s'y serait pas risqué. Il aurait eu plus de tact ou de pudeur. L'étranger s'est retiré sans trop de confusion. Il ira porter ses offres ailleurs...”

Et si l'histoire est racontée ici c'est parce qu'elle s'est passée sous nos yeux et qu'elle fournit un document vrai, authentique, au dossier des “menteurs tarifés”.

...Je ne puis, continue Léon Bailby, m'étendre sur le détail des supplices. Leur variété épouvante...

De telles cruautés, de tels raffinements de sadisme n'ont jamais été inventés par des Espagnols, par des Latins. Il y a fallu la perversité, d'apparence scientifique et d'inspiration freudienne, des agents soviétiques de la Tchéka. Les mêmes qui, évidemment, infligèrent les mêmes tortures aux généraux russes accusés de complot contre Staline. Comme on comprend bien, dès lors, ce que furent, à Moscou, *“les aveux spontanés”* de ces malheureux !

(note : Comme l'écrivait récemment notre collaborateur A. Savoret en parlant de Freud : «Salir et détruire, voilà sa norme; voilà, dirons-nous dans son jargon, sa “névrose obsessionnelle” ou son “complexe d'angoisse”, et, dans le nôtre, moins “scientifique”, le but du démon qui l'obsède. Au fond, la science, en tout ceci, n'est qu'un prétexte : le vrai, le vivant, c'est une haine sournoise du christianisme d'abord; de toutes les valeurs spirituelles, morales et sociales reconnues par notre race, ensuite. La Psychanalyse n'est pas, malgré son nom avantageux, une étude des facultés de l'âme, mais une méthode qui fait appel à l'Inconscient ou plutôt, à l'Infra-conscient et qui plonge la Psyché humaine dans un ténébreux bourbier.»)

Quand on s'évade de cet enfer, on est étonné de se retrouver dans la paix d'un vieux couvent, où quelques giroflées vivaces et quelques orangers ont résisté à deux ans de crimes entre les hommes. On aperçoit, au loin, les campagnes de la banlieue barcelonaise, déjà fleuries de mimosas et d'amandiers. La vie est là, simple et tranquille. Qu'est-ce que ces monstres en ont fait ?

(Ici se termine le témoignage de Léon Bailby; le commentaire qui suit est de Léon de Poncins)

Ainsi qu'on peut le voir par nos reportages et les photos que nous publions, **les Tchékas de Barcelone étaient aménagées dans des chapelles et des couvents.** Nous croyons

qu'un pareil choix est voulu et qu'il s'agit là d'une manifestation de ces sacrilèges et profanations qui accompagnent de façon si effrayante toutes les révolutions modernes depuis 1789. Massacres de prêtres, incendies d'églises, statues religieuses mutilées à coups de fusil, profanation de sépultures, cadavres de religieuses exhumés sur la place publiques, etc., en sont le témoignage démoniaque en Espagne de 1936 à 1939.

Comme l'écrivait Malynski dans *La Guerre occulte* :

Il y a un courant de satanisme dans l'histoire, parallèle à celui du christianisme et, d'une façon désintéressée comme lui, en lutte perpétuelle avec lui.

Cette haine mystérieuse et profonde est d'une essence différente et supérieure à celle des autres haines que nous rencontrons à travers l'histoire. Celles-ci peuvent être féroces et coupables, mais n'en ont pas moins des mobiles strictement humains, tels que l'envie, l'orgueil, la rancune, la vengeance. Elles n'ont pas ce caractère permanent qui se rapporte toujours au même objet sans que jamais cet objet en fournisse la cause, selon la parole même du Christ : «Ils m'ont haï gratuitement.» Par le fait même qu'elles se rapportent à quelque chose de déterminé et de précis, à des causes tangibles dont le poids correspond à celui de l'effet, elles n'ont pas ce caractère effrayant d'un flux d'hystérie élémentaire qui fait songer involontairement, qu'on le veuille ou non, à la possession démoniaque. Le Christ l'a définie avec ces paroles : «C'est à présent votre heure, celle de la Puissance des Ténèbres.»

Cette haine-là a un élément en soi qui dépasse la raison et est en dehors du pondérable. Elle correspond à une crise mystérieuse dont le champ n'est pas le corps, mais l'Esprit.

Les atrocités de Rouges

Témoignage de Marcelo Gaya y Delrue

«Avant le 16 février il était déjà fréquent de découvrir, dans les ruisseaux des quartiers extrémistes, des cadavres de Phalangistes ou de Conservateurs; mais dès ces élections fatales, on vit ces cadavres jusque sur les trottoirs de la Gran Via, en plein centre de Madrid. On les ramassait, au petit matin, on les conduisait au dépôt; on les enterrait discrètement et, sans enquête, l'affaire était classée...

...L'inquiétude croissait, gagnait de proche en proche dans les milieux de droite, du fait, d'abord de ces incidents graves, répétés sur tout le territoire, ensuite des rumeurs qui circulaient en secret, enfin des mesures prises par le Gouvernement républicain. On annonçait maintenant la signature d'un accord avec le Komintern tendant à soviétiser le pays, d'où l'arrivée de spécialistes destinés à l'éducation politique des chefs communistes espagnols. On parlait de la suppression imminente de la propriété et du capital, de la nationalisation des grandes banques et des industries. On

entreprenait la déchristianisation systématique du pays. On entretenait l'immoralité en accordant des **avantages pécuniaires et sociaux aux filles-mères au détriment des honnêtes mères de famille...** Pour tous les gens de bien, la situation devenait intenable et se détériorait à une vitesse croissante : entre le 16 février, date des élections, et le 2 avril, le bilan officiel des résultats des troubles révélait 199 pillages, dont 58 de monuments publics, 72 d'établissements privés, 33 de domiciles particuliers **et 36 d'églises**. De plus, 178 **incendies, dont 108 d'églises**; 169 émeutes, 39 fusillades. Enfin 85 agressions faisant 74 morts et 345 blessés ! »

[Quelques exemples de la persécution anti-chrétienne après l'insurrection nationale du 17 juillet (Saint-Paulien)]

«Le 7 août les mineurs asturiens **furent sauter à la dynamite** l'imposant monument du **Sacré-Cœur de Jésus, après avoir jugé et fusillé le Christ...** Sacrilèges et profanations étaient de bon ton. Revêtus d'ornement sacerdotaux, miliciens et miliciennes célébraient des simulacres d'office ou jouaient **des pièces de théâtre sur les maîtres autels**. D'autres églises étaient devenues dépôts de matériel ou de vivres, comme **l'église de Santa Cruz**, qu'on emplît d'un stock de morue pourrissante, **l'église de Saint-Just** transformée en taverne où les consommateurs étaient servis par des demoiselles de très petite vertu. Sur le parvis de **l'église Saint Joseph**, on exposa une statuette de l'Enfant Jésus en costume de milicien de la C.N.T. On avait attaché à ses poignets deux énormes brownings.»

Dès le 26 juillet 1936, le quotidien de Barcelone *Solidaridad Obrera* écrivait : «*Il n'y a plus beaucoup d'églises ou de couvents debout; mais c'est à peine si 2% des curés et des moines ont été mis hors circulation. L'hydre religieuse n'est pas morte. Il convient d'en tenir compte et de ne pas perdre de vue cette réalité en ce qui concerne nos prochains objectifs.*»

Marcelo Goya y Delrue a recueilli aussi bien les témoignages des prisonniers rouges au sujet des atrocités commises dans leur zone, que les récits de ceux dont les proches en avaient été victimes :

«...J'eus souvent l'occasion, durant mon séjour à Valdemoro, de m'enquérir auprès des prisonniers rouges, de ce qui se passait dans leur zone. La plupart de ces pauvres diables avaient été mobilisés de force ou contraints de s'enrôler afin d'éviter de plus grands maux, car la terreur régnait de l'autre côté des lignes. Quiconque ne donnait pas des preuves évidentes de son engouement pour le Front

Populaire était considéré comme suspect de fascisme. L'appartenance à un parti, **communiste ou anarchiste de préférence, permettait seule d'obtenir une carte de ravitaillement.**

Les méthodes de répression des bandes de la F.A.I., ou de l'U.G.T., d'une cruauté inouïe, se bornaient à la "liquidation" des petites gens **soupçonnés de tiédeur envers le Front Populaire**. Cela avait généralement lieu au cours d'un "paseo", une "promenade"; un peu après minuit. Une patrouille de la F.A.I. (Fédération Anarchiste Ibérique) ou de l'U.G.T. (Union Générale des Travailleurs) allait chercher la victime à son domicile, l'emmenait en voiture dans les environs de la ville, la faisait descendre dans un endroit désert et lui logeait une balle dans la nuque. Innombrables furent ceux qui disparurent ainsi, sans même que leur famille osât effectuer de recherches, de peur de subir le même sort.

Pour les personnes de plus d'importance, cette pseudo-police disposait de moyens d'inquisition assez voisins de ceux que l'on a reprochés, plus tard, à certains gouvernements totalitaires. Les grandes villes possédaient des "Tchékas" dans lesquelles la torture était organisée selon des principes médico-scientifiques. Les sévices y suivaient une gradation savante : privation de sommeil; internement dans des geôles si exigües que la victime ne pouvait s'y tenir ni debout ni assise; grabat incliné de telle sorte que le prisonnier chût dès qu'il s'assoupissait; planchers hérissés de briques placées sur la tranche à intervalles irréguliers, afin que le pied ne pût nulle part reposer à plat. Ailleurs, on ligotait le prisonnier, on lui plaçait des anneaux de cuivre sous les paupières afin qu'il conservât de force les yeux ouverts, puis on allumait devant son regard exorbité une lampe d'une intensité effroyable. Les murs de certaines cellules étaient peints de cercles, de carrés ou de triangles de couleurs vives sur fond noir, violemment éclairés : ils finissaient par provoquer la folie du détenu. Il y avait encore les immersions tout habillé dans l'eau glacée ou bouillante qui précédaient indifféremment les longues stations dans les glacières de boucherie, ou bien la réclusion dans des cellules métalliques sur les parois desquelles un marteau frappait sans cesse pendant des heures...

Mais cela n'était rien en comparaison des souffrances que la plèbe infligeait avec une joie sadique à ses "ennemis", tout au long de crises d'hystérie collective dont elle était souvent saisie, dont les victimes ne se comptaient plus : **religieuses violées puis martyrisées à l'aide de tampons de ouate imbibés d'essence que l'on introduisait dans leur sexe et auxquels on mettait le feu; prêtres crucifiés contre un mur, arrosés de pétrole et carbonisés; enfants ouvert en deux, de haut en bas, sous les yeux de leurs parents, puis pendus à des crocs de bouchers. Hommes et femmes que l'on condamnait à creuser leur fosse puis que l'on fusillait**

maladroitement exprès, afin qu'ils n'y tombassent que blessés et que leurs bourreaux eussent ainsi le plaisir de les enterrer vivants...

Pour les prisonniers qui me décrivaient ces horreurs, leur détention représentait vraiment la délivrance. Les travaux de terrassement les plus épuisant auxquels nous pouvions les astreindre n'étaient rien à côté des souffrances et des frayeurs qu'ils avaient subies ou dont ils avaient tremblé...

D'autres renseignements devaient m'être fournis, quelques semaines plus tard, par Lolita, la femme de Juanito Rodriguez. Elle avait pu regagner l'Espagne Nationale et je la rencontrai, un jour à Saint-Sébastien.

Par elle, je sus ce qu'étaient les atrocités courantes à Madrid. Après sa fuite de X... de Ebro, je l'ai dit, Juanito était entré au service du marquis de Pozo Blanco, en tant que secrétaire. Il avait été arrêté dès les premiers jours du Soulèvement et enfermé à la Prison Modèle. Epargné lors des différents massacres perpétrés dans cette prison par les anarchistes, on l'en avait extrait une première fois le 2 novembre 1936, puis on l'y avait réintégré sans davantage d'explication. Le 7 novembre, on l'en avait une nouvelle fois tiré avec un certain nombre d'autres prisonniers politiques. On leur avait ordonné de quitter leurs chaussures, puis on les avait entassés dans un autobus. On les avait conduits dans les environs d'Alcala de Henares; on les avait fait descendre, et on les avait contraints à courir à travers champs. Déchaussés, ils titubaient, trébuchaient et s'écroulaient. Les miliciens s'étaient amusés à les tirer comme des lapins, puis les avaient abandonnés sur le terrain, sans même les achever pour abrégier leurs souffrances ! Lolita avait tout tenté dans l'espoir de sauver son mari. Hélas ! Elle n'avait réussi qu'à glaner des renseignements aussi cruels qu'inutiles.

«...Les Rouges avaient créé de toutes pièces une ambassade fictive, l'ambassade du Siam : ils y capturaient les pauvres gens qui y cherchaient refuge, confiants en l'exterritorialité diplomatique. En ce domaine, les Républicains ne manquaient pas d'imagination. Un autre de leurs stratagèmes avait consisté à faire croire en l'existence d'un tunnel creusé, près de la Cité Universitaire, entre certaines maisons proches de nos lignes et l'une de nos positions. Le tunnel existait, certes, mais son extrémité était bouchée et tous les malheureux qui s'engageaient dans cette souterraine étaient assassinés sans autre forme de procès !»

Comme l'avaient fait les "sans-culottes" pendant la Révolution française, les Rouges commencèrent par mettre les suspects en prison, puis vidèrent ces mêmes prisons en massacrant les détenus; il ne fallait pas grand-chose pour devenir suspects, note Saint-Paulien :

«...Les communistes furent assez habiles pour créer à Madrid, dès les premières semaines de l'insurrection un climat favorable à leurs desseins. Après la reddition de Fanjul, le mot "fasciste" désigna les gens qui n'avaient pas participé au combat contre les insurgés, ou qui s'étaient abstenus de fêter avec enthousiasme ceux que la presse encensait. Il fal-

lait se garder de dire publiquement "Adios" (adieu) si l'on ne voulait pas être arrêté, rançonné, ou abattu sur place. On disait "salud"»

« (...) Les tortures du 3ème groupe furent innombrables. Citons quelques-unes des plus courantes : Supplice du "Porto" (chevalet). Sur une grande table de salle à manger, le questionné était étendu, les mains et les pieds maintenus dans des fers. Puis à l'aide d'un mécanisme actionné par une manivelle on écartait les deux panneaux de la table : le questionné était écartelé. Brodequins. Mutilations diverses. Simulacres de fusillades. Bastonnades. Obligation, sous menace de mort, faite à un père de battre son fils ou inversement. Torture du mari devant son épouse. Viol de la femme devant le mari. Communication aux prisonniers de fausses lettres destinées à miner leur moral. Obligation faite sous menace de mort à des prisonniers de manger leurs excréments. Supplice de la soif. **Boissons** : eau ou urine salées. Supplice de la faim. Passage à tabac de détenus qui (les mains liées derrière le dos) doivent maintenir, avec leur front, une pièce de 10 centimes contre le mur pendant que pleuvent les coups, sous peine d'avoir à ramasser la pièce avec les dents, etc.

Une enquête officielle a été faite sur ce qui s'est passé pendant trois ans dans les tchékas espagnoles. **Des milliers de témoignages irréfutables, des milliers de documents de toute nature, ont été rendus publics et archivés.** Ces archives sont à la disposition de quiconque veut en prendre connaissance, au ministère de la Justice à Madrid.

[Toutes sortes d'affiches destinées à conditionner la population apparaissaient sur les murs...]

Une fillette, le buste appétissant, le sourire et le visage nobles, les lèvres entrouvertes comme un beau cœur enflammé, la taille serrée dans une cartouchière et le manche d'un poignard dépassant du ceinturon de cuir les cheveux au vent sous les poings dressés au-dessus de la tête, assure, sous la protection de la U.G.T., *qu'ils ne passeront pas.*

“Nous ferons une Catalogne sans Catalans

Le pain et le vin de l'attendrissante fraternité culminant dans la pancarte de Torrasa : "Nous ferons une Catalogne sans Catalans"; libellé portant l'estampille de la F.A.I., cette même F.A.I. qui tue et se tue pour l'Espagne, ... subjuguant tous les camarades indignes et convertissant l'Espagne en un tremplin soviétique.

«...*Du passé faisons table rase*» est le **slogan favori des révolutionnaires**; au rebut toutes les vieilles gloires de la Catalogne et de l'Espagne, au rebut toutes les notions réactionnaires d'honnêteté, de politesse, de supériorité et de talent – **tous égaux dans la brutalité**, la crasse et la misère (à l'exception, bien sûr, des camarades qui se dévouent pour

la cause du peuple et qui de ce fait sont **un peu plus égaux que les autres** !)

...Les voilà désinfectés, débarrassés de ces appellations malpropres – Marquis du Duero, Santa Teresa, Comte d'Asalta, Cisneros. – par l'œuvre et la grâce de cette immense purge qui exorcise tout, qui cautérise tout, qui remet à l'endroit ce qui était à l'envers, et sort face ce qui était pile. "Le héros anarchiste", le "martyr" de la première heure, Durruti, a suffi pour mettre fin aux millénaires de l'ancienne voie romaine Layetana; Vladimiro Ilich a détrôné saint Pierre, le même Vladimiro Ilich Ulianov, qui s'est appelé aussi Lénine, Herr Meyer, Tullin, William Frey, etc.; ce même Lénine qui n'y allait pas par quatre chemins avec ses sectateurs, et traitait de type abject, ivrogne et corrompu ce Lunacharsky qu'il nomma plus tard commissaire de la culture...

...L'unité fraternelle et la fraternité idéale, elles apparaissent dans la misère des pharmacies, avec leurs étagères dégarnies et leurs pots vides, dans lesquelles on ne demande plus ni vaccins, ni laxatifs, ni pastilles contre la toux; où l'on ne trouve ni alcool, ni aspirine, ni bicarbonate. Elles apparaissent dans la disparition des cravates, des chapeaux et des bas, des bracelets, des pendentifs, des bagues et des broches; dans la disparition de toute décence vestimentaire, tout le monde étant déguisé en manœuvres, en muletiers ou en clochards»

«Déguisés en défenseurs de la cause

Ces signes, on les reconnaît à **ces visages marqués par la faim**, à ces pantalons que les ceintures ont du mal à retenir, à **ces yeux invinciblement attirés par les étalages vides**, les paniers vides, les cuisines vides, et à ces queues d'enfants, de femmes et de vieillards, passant des jours, des nuits, tout entiers, dans la rue qui mène à une boulangerie; à ces queues que l'on abandonne pour courir à d'autres et d'où l'on emporte parfois quelque vieille dont la faiblesse a trahi l'obstination à vivre; à cette boulangerie elle-même qui annonce de temps en temps qu'il y a tant d'heures à attendre et qu'il n'y aura du pain que pour les vingt premiers; et à ces autres queues, **dans d'autres rues conduisant, elles, soit à des prisons où la "denrée" ne manque pas, soit au Grand Hôpital dans le dépôt duquel, si l'on a un peu de chance, on peut trouver le cadavre d'un fils ou d'un père assassiné**; et à d'autres queues encore dans les rues où il peut rester encore quelques planches pour construire un cercueil qui ne portera pas de croix.

Et partout, quel que soit le lieu où le regard se pose deux paroles de toutes les couleurs et de toutes les tailles, uniques, majestueusement, d'une plasticité merveilleuse : **"enfin libres" !»**

[Préventorium]

«Un mot que n'enregistrent ni les académies ni l'argot des pénitenciers : **préventorium**. Douze lettres banales ser-

ties dans une phonétique aborigène. Préventorium, miracle du mot qui reconforte et guérit; qui n'évoque ni la correctionnelle, ni le bloc, ni la prison; qui repousse avec horreur l'idée des grilles et des basses-fosses, des nerfs de bœuf et du nœud coulant.

Préventorium A, préventorium B, préventorium C, sans stridences, sans les "attendus" effrayants qui sentent le bagne et le cachot, ces mots ignobles que le condamné devait affronter et qui affrontaient eux-mêmes le tribunal qui les prononçait. Préventoriums, le couvent des Augustines, celui des religieuses johannistes, et le Séminaire conciliaire... Préventoriums, le Palais des Missions, le Monastère de la Bonanova, le château de Montjuich... Préventoriums, *l'Uruguay, l'Argentine, le Ville de Madrid* (paquebots amarés au quai de Barcelone et transformés en prisons de redoutable réputation, note du traducteur); préventoriums, le Village espagnol de l'exposition, les cloîtres et les cellules de San Elias, le Palais d'Art moderne... Préventoriums en abondance et de capacité telle qu'aucun citoyen ne pût s'affliger à la pensée qu'il pourrait, un jour, ne pas y avoir de place pour lui.

A la bénignité et à l'abnégation avec lesquelles le Sim ordonne et maintient son système pénitencier, la rue – la rue toujours qui se plaît à démolir les prestiges et à mettre en doute les plus authentiques lettres de noblesse –, la rue, avec une obstination grossière, répond par la calomnie et la diffamation, et invente au point d'**attribuer au Sim les monstruosités les plus inouïes**. La rue est une voix anonyme, bâtarde et prostituée, que personne ne situe, que personne n'entend et qu'écoute la ville entière, jusqu'à ce que la ville finisse par devenir une seule voix et une seule affirmation, une accusation digne de la canaille : **"Tout Barcelone n'est qu'un préventorium !" Toute Barcelone et toute la Catalogne, selon cette vile rumeur, ne seraient plus qu'un prolongement de la Lubianka, une copie des procédés policiers de la Lubianka.**

...Qui a jeté la première pierre de la calomnie ? Qui, le premier, a propagé que les **préventoriums** du Sim étaient des antres de torture, des écoles de torture, aux raffinements les plus inhumains, **aux tourments les plus effrayants**, aux cruautés devant lesquelles aurait reculé la F.A.I. elle-même et qui auraient horrifié la mère du *Patrullerito* ? Qui a pu lancer, et comment, cette infamie, quand personne n'est jamais revenu d'un préventorium ? Quel est-il celui qui a osé inventer cette histoire de chaise électrique, et celle des glacières, et celle des cordes de guitare qui sectionnent comme un bistouri, et celle encore des cellules où le coupable, ou la coupable, nu et fouetté, ne peut s'asseoir, ni s'étendre, ni se lever, et doit supporter et la lumière d'un phare à quelques centimètres des yeux et le tic-tac d'un métronome qui se plante dans son oreille, aussi aigu qu'un stylet ? **Qui, mais qui a été l'auteur de cette sinistre plaisanterie, alors que tous**

ceux qui ont passé le seuil des préventoriums, sont demeurés dans les préventoriums, sans qu'aucun ne soit revenu dans la rue pour donner des nouvelles des crimes et de l'abjection des préventoriums ? Les morts ne parlent pas; et les vivants ne parlent que sous la torture, quand le ceinturon électrique se referme sur eux, quand leur chair grésille sous le fer incandescent, quand... **Et les vivants ne parlent que pour supplier qu'on les achève.**

Calomnie, dont il reste quelque chose.

Calomnie ! De France, d'Angleterre, de Belgique et de Hollande sont venus des hommes importants et de bonne foi : des écrivains, des ministres, des diplomates, des militaires... Ils sont venus les serviteurs de la liberté, les mystiques de la liberté, les hystériques de la liberté, ceux qui accourent là où ils sentent un relent d'esclavage, ceux qui n'admettent pas que l'homme, serait-il coupable, ne soit pas traité comme un homme. Ils sont venus ceux des droits de l'homme, les paladins des privilèges humains, ceux qui, sans distinction de classes, ni de sectes, ni de tribus, élèvent la voix pour que l'homme, du berceau à la tombe, ne cesse jamais d'être un homme, et pour que la bestialité humaine ne le convertisse pas en bête.

...*Le Times* l'a dit, le *Daily Herald* l'a dit, les délégués de la Chambre des communes et les émissaires du Quai d'Orsay l'ont dit; *Le Temps*, *L'Humanité* et le doyen de Canterbury l'ont dit, et toutes les radios de la liberté l'ont répété. L'Europe l'a dit, qui est encore la voix et la trompette du monde. **Et ces gens-là, ceux qui l'ont dit, le savent mieux que ceux qui n'ont jamais passé la porte d'un préventorium; beaucoup mieux que ceux qui ont des parents dans un préventorium, sans savoir même dans quel préventorium.** Ce n'est pas de l'extérieur mais au-dedans que l'on peut prouver la vérité. Et eux ils sont entrés dans les préventoriums. Et ils ont vu les cellules du préventorium G, celui de la rue de Saragosse, et ces cellules contenaient deux lits pliants avec chacun une paille et des couvertures, et deux détenus, gavés à dessein, ayant bien appris leur leçon, prêts à répondre aux questionnaires établis d'avance par les illustres visiteurs, ou aux questions orales de quelqu'un qui, durant le voyage, avait appris vingt mots d'espagnol. Ils ont même vu une cellule du préventorium de la rue de Vallmajor, dans laquelle se trouvaient cinq prisonniers, vêtus comme personne, optimistes et loquaces comme personne, mais par suite d'on ne sait quelle confusion du directeur du préventorium, il ne s'agissait pas de cinq détenus purgeant leur peine, mais de cinq agents du Sim qui jouaient au prisonnier. Et l'Europe, le monde, même les centaines de milliers d'humains qui attendent en Sibérie qu'on les enterre, ont recouvré le sommeil, grâce à l'abnégation et aux soins attentifs de ces hérauts de la dignité humaine, trop clairvoyants pour se laisser prendre au leurre éventuel de ces **préventoriums qu'ils ont déclaré inoffensifs.**

Et pourtant, la **calomnie continue**, elle s'arrondit, elle grossit, pareille à une boule de neige qui serait lancée et reprise par ceux qui restent encore à l'extérieur des préventoriums. Calomnie tenace et unanime, qui déjà n'appelle plus préventoriums les préventoriums, mais les appelle maintenant **des tchekas**, des caves de la Guépéou, **des sépulcres de la Lubianka**. Calomnie qui aboutit à l'inconcevable parti pris de cet irresponsable qui ajoute encore à sa boutade en prétendant que **tout Barcelone est devenu un préventorium**. Cet insensé qui s'en va répétant comme une rengaine : "Mieux valait encore le couteau à cran d'arrêt de la F.A.I. !"»

[Avril 1938 – témoignage dans une petite ville d'Aragon. Deux sœurs expliquent comment avaient procédé les anarchistes de la F.A.I. (Marcelo Gaya y Delrue)]

«Par elles j'appris ce qu'avait été l'organisation du trop fameux «Conseil d'Aragon», chargé, par le régime de Valence, du gouvernement de la partie républicaine de cette province.

D'après leurs explications, chaque petite ville d'Aragon qui l'avait désiré était devenue une minuscule république pratiquement indépendante. Elle émettait, entre autres, sa monnaie, sous forme de «vales» (des bons, dont j'ai rapporté quelques échantillons), la monnaie nationale ayant été réquisitionnée et ne servant qu'au commerce interfédéral.

Dans chacune de ces agglomérations, la politique sociale dépendait des convictions et du degré de culture de ses dirigeants. Selon mes «amphitryones», **le premier acte de la municipalité de Fraga**, anarchiste et libertaire, avait été de décréter, au lendemain de notre Soulèvement, l'abolition de toute propriété et **la mise en commun de tous les biens, meubles et immeubles... y compris les femmes de seize à quarante ans non inscrites à la F.A.I.**

On avait donc réuni sur la place de l'église tous les meubles du village et l'on avait redistribué "équitablement" un même nombre de chaises, de casseroles, de chemises et de mouchoirs à chacun des habitants...

Mais le problème s'était corsé lorsqu'il avait fallu distribuer les femmes ! Non pas d'un point de vue moral, puisque les anarchistes étaient les champions de l'amour libre, mais sur celui, comment dirai-je ? de l'esthétique ! Tous ces messieurs, dont **les chefs étaient venus de Barcelone ou de Valence, voulaient naturellement les plus jolies et les plus jeunes; or, il n'y en avait pas assez pour tout le monde...** Ils organisèrent alors un recensement, établirent une liste des filles et distribuèrent celles-ci, pour une semaine seulement, aux hommes classés par ordre hiérarchique. **Après leur semaine, elles changeaient ou d'"usa-ger" ou d'"employeur"**, et allaient ainsi, de huit jours en huit jours, jusqu'au dernier de ces super-champions de la démocratie, à seule fin qu'il n'y eût pas la moindre inégalité

dans la disposition de l'élément féminin ! En un mot, du communisme intégral !

Bien entendu, durant leur semaine de «service», chaque femme devait tout faire pour satisfaire son «maître» temporaire : la cuisine, le ménage, la lessive, le ravaudage... et le reste ! Tel était l'extrémisme anarchique communautaire auquel étaient parvenus les Rouges dans certains coins de l'Espagne républicaine !

Dans les débuts, je ne voulais pas croire mes hôtes et j'interrogeais d'autres femmes de Fraga : aucune n'infirma ces faits»)

La vérité sur les forces en présence (Marcelo Gaya y Delrue)

«Mais que faisait, pendant ce temps, le **Gouvernement français** ? Embarrassé, **il aidait**, de manière plus ou moins officielle, le **Gouvernement rouge**, cependant que **tout secours, même médical, était systématiquement refusé aux troupes "rebelles"** [de Franco], bien heureux déjà lorsque des actes de franche hostilité ne leur étaient pas infligés. **Des trains entiers d'explosifs partaient** de la pyrotechnie de Bourges, à destination de Barcelone, en dépit des protestations des membres impartiaux du Parlement français, tandis que **les envois particuliers de médicaments aux Nationaux se trouvaient déviés, dès leur arrivée à Bordeaux, en direction de la zone rouge**. Les engagements de militaires français dans les rangs républicains étaient ouvertement favorisés et le **ministre de l'air vendait aux Rouges toutes sortes d'appareils, dont certains, d'excellente qualité comme les Dewoitine ou les Potez, devaient faire douloureusement défaut, quelques années plus tard, pour défendre le ciel de France** : dès le 24 juillet, en effet, **deux trains entiers de bombes et de grenades** arrivaient à Marseille et leur cargaison était chargée à bord de la «Ciudad-de-Tarragona»; **45 avions Potez** décollaient de l'aérodrome de Mondésir, à côté d'Etampes, à destination de Barcelone. Les 26 et 27, des trains chargés de matériel de guerre, dont des mitrailleuses, passent les frontières d'Hendaye et de Cerbère, et **32 appareils de chasse, de bombardement et de transport s'envolent vers l'Espagne républicaine (le nombre total des avions militaires fournis par la France tout au long de la Guerre Civile a été de 480 !)**».

La valeur combative des miliciens rouges...

«Le premier geste des Comités de Front Populaires avait été d'obliger le gouvernement à ouvrir les prisons. On imagine avec quel empressement escarpes, escrocs et voleurs s'enrôlèrent dans les Milices ! ...La capitale prit un aspect insolite... De nombreux hôtels et magasins, dont les propriétaires avaient été déclarés "fascistes" furent pillés, sous l'œil bienveillant de la police, qui ne dédaignait pas de participer à ces opérations fructueuses. Sous prétexte de perquisition, le

domicile privé était violé nuit et jour. On tuait pour quelques centaines de pesetas... Pendant le mois d'août, les hommes porteurs d'une cravate furent considérés comme suspects, et traînés de tchéka en tchéka... les défilés pseudo-militaires succédaient aux manifestations de rue : des camions, ornés de prétendus combattants des deux sexes qui brandissaient fusils ... et pancartes ouvraient ordinairement le cortège. ...Sur ces premiers camions, un écriteau proclamant le mot d'ordre de la Pasionaria : «*Pan y culo*», ce qui nous dispense de toute traduction.»

«...*Il était sorti du pavé presque autant d'orateurs que d'assassins*», écrit W. Fernandez Flores...

[Mais il y eut les Brigades Internationales, qui elles étaient bien mieux organisées !]

«**On eu le plus grand tort** de dire et d'écrire que les **Brigades Internationales** étaient un ramassis de crapules et d'assassins... On ne saurait donner une physionomie exacte des événements qui sont évoqués ici sans rapporter **sur les Brigades** un avis des plus autorisés : celui du général W.G. Krivitsky, qui était à l'époque chef des Services de Renseignements soviétiques en Europe occidentale.

«*Le noyau de cette Brigade (la première) était constitué par cinq ou six cents communistes étrangers envoyés de Russie... écrit Krivitsky. Dans tous les pays étrangers, Grande-Bretagne comprise, le recrutement pour les Brigades était organisé par les partis communistes locaux et leurs filiales. ...Des indicateurs se trouvaient parmi eux pour chasser les espions, pour éliminer les hommes dont les opinions politiques n'étaient pas strictement orthodoxes, pour surveiller leurs lectures et leurs conversations. En fait, tous les commissaires politiques des Brigades Internationales et plus tard, de la plus grande partie de l'armée républicaine, étaient des communistes à toute épreuve.*

Tous les passeports étaient retirés aux volontaires à leur arrivée en Espagne et ils étaient très rarement rendus. [En fait, on retirait tous les papiers à ces jeunes gens dès qu'ils faisaient partie d'un convoi pour l'Espagne. En échange, on leur délivraient une feuille d'identité. Le chef du convoi remettait tous les papiers au Commissaire politique dont il dépendait]. Même quand un homme était libéré on lui disait que son passeport avait été perdu. Les États-Unis envoyèrent à eux seuls environ 2000 volontaires en Espagne; or on sait que les passeports américains sont très appréciés au Quartier Général du G.P.U. à Moscou. Presque chaque valise diplomatique d'Espagne qui arrivait à la Loubianka contenait un lot de passeports des membres des Brigades Internationales. Pendant que j'étais à Moscou, au printemps 1937, je vis plusieurs fois cette valise dans les bureaux de la Section étrangère du G.P.U...»

(Extrait de *Lecture et Tradition*, n° 271)

La mort de Léon XIII

Texte extrait du *Journal de l'abbé Combe*
dans ses entretiens avec Mélanie Calvat, Bergère de la Salette

L'abbé Combe note dans son journal, peu avant la mort de Léon XIII, en 1903 : «*Tous les journaux parlent de Léon XIII qui aura bientôt 92 ans, et donnent de sa santé d'excellentes nouvelles. Comment l'idée a-t-elle pu me venir qu'il était mort cette nuit ? Et d'aller interroger Mélanie à ce sujet. C'est étrange. Car, coïncidence étonnante, elle avait eu une vision qui le concerne, et sans cette idée préconçue je ne l'aurais pas su. "Ma chère sœur, est-ce que le pape est mort cette nuit ?" Interloquée, elle me regarde fixement. "Je n'en sais rien. Pourquoi me faites-vous cette question ? – Une idée à moi. Mais vous devez le savoir. Est-il mort ?" Jamais je ne l'avais vue si embarrassée. Elle me fixait, comme si le Bon Dieu m'avait révélé quelque chose qu'elle savait, elle, mais ne voulait pas dire, à moins que je ne fusse au courant. Hardiment je pose de nouveau la question. "Est-il mort cette nuit ? – Je ne l'ai pas vu mourir. – Alors, racontez-moi ce que vous avez vu."* Elle se ressaisit et refuse de parler. Il était trop tard. **J'ordonne.** Elle pousse des soupirs. Il me faut arracher chaque détail, l'un après l'autre. Mais je tiens bon.

Et voici ses réponses :

«Hier soir, je priais pour l'Église. Et spécialement pour ses ministres. Je me disais : Comment se fait-il que les fidèles soient comme cela ? Ça doit venir des chefs. Aussitôt après mes prières, je ne sais si c'était vers minuit, j'entendis : – **Voici que je vais appeler à moi mon vicaire.** En même temps, je vis **le pape qui se tordait sur son lit. Ses yeux tournaient à droite et à gauche, si entièrement qu'il n'en restait que le blanc.** Je disais à Notre-Seigneur : – Je ne veux pas voir cela.» En le répétant, elle était encore effrayée. «Dans la chambre du pape, il n'y avait qu'un monsignore. Il alla vite chercher quelqu'un et il appela. – **Alors c'est comme je disais. Le pape est mort cette nuit ! – Je ne l'ai pas vu mourir.** – Avez-vous vu si on lui a donné les derniers sacrements ? – Mais, mon Père, je n'en sais rien. Je ne voulais pas voir. – Vous pouvez donc vous empêcher de voir ce que le Bon Dieu vous montre ? – Pas toujours. – En tout cas, ce qu'il vous a montré est arrivé cette nuit. – Si je voyais le feu du ciel tomber sur une ville, cela ne voudrait pas dire qu'il y tombe au même moment. – Mais puisque Notre-Seigneur vous a dit : **Voici que je vais appeler mon vicaire.** – Il n'a pas dit : J'appelle. – En tout cas, sa mort est proche. – Je ne sais pas. – **Mais il mourra de la crise que vous avez vue. – Oui, c'est comme cela que le Bon Dieu le prendra. – Pourquoi se tordait-il ainsi et tournait-il les yeux d'une manière si effrayante ? Était-ce par souffrance physique ou par épouvante de l'état dans lequel il laissait l'Église ? – Mon Père, laissez cela. – Je ne me trompe pas, chère sœur. Ce**

ne sont point les souffrances physiques qui le tordaient, mais... – Oui. – Il se reprochera bien des choses, n'est-ce pas ? Silence. – **Si les catholiques ne se sont pas défendus, à lui la faute ! Aucun pape n'a demandé plus de sacrifices à ses amis, ni fait plus de concessions à ses ennemis !** Vous appelez cela de la bonté ? Vous dites qu'il est très bon ? – Il avait de bonnes intentions. – **Ses encycliques sont magnifiques. Mais il les a constamment démenties dans la pratique. Les fidèles n'y comprennent plus rien.** C'est la boulette à l'encre. **Un évêque ajoute dans son catéchisme un chapitre contre le divorce. Le pape le lui fait retrancher, pour ne pas déplaire au gouvernement. Il a attaché la croix de l'Ordre du Christ sur la poitrine de Bismarck.. Ses nonces s'assoient au banquet, à la droite des femmes illégitimes des ministres. La politique exige cela ? Dieu lui fera voir dans quel état il a mis l'Église, par sa savante politique. Sa politique à longue portée, comme il la définit...** Pourquoi ne répondez-vous pas ? Je ne suppose pas que vous vous défiez de moi ? – Oh ! Non, mais... j'ai de la répugnance à parler ainsi. Jamais je n'ai parlé du pape avec d'autres. – Nous savons bien que si je vous interroge c'est pour la gloire de Notre-Dame de la Salette. Que je ne raconte à personne ce que vous me répondez. Mais cela servira plus tard.» De la tête, et de la main, elle semble répondre : cela ne sert de rien. Et en ce moment, le Bon Dieu demande autre chose. Je n'ai pu obtenir un mot de plus.

Léon XIII eut cette crise incroyable. On ne sut pas ce qu'il avait vu. **Mais on l'entendit, à la fin de la crise, dire humblement : "J'avais de bonnes intentions."»**

Paroles de Mélanie

Depuis la scène de son arrivée à Corps, elle ne me parle plus de son logement, mais elle m'a fait entendre en paraboles que moi aussi je la fais souffrir **«Le Père Fusco me l'avait bien dit : les prêtres français veulent mettre toutes les âmes dans le même moule. Ils ont toujours le commandement à la bouche»** (pp. 27-28).

Sur la charité

En 1907, les sœurs de Galatina écrivent à l'abbé Combe : **«Un jour, deux femmes demandèrent à Mélanie une médaille. Elle la donna à l'une d'elle et la refusa à l'autre, qui lui en demanda la raison. Mélanie lui répondit : Parce que tu blasphèmes. La femme rougit, et dit : Comment elle le sait ? Elle ne m'a jamais vue.»**

Dossiers

– Le 31 octobre 1999, Le Pape s'est soumis à la doctrine protestante de la justification

L'indifférence est générale, la désinformation augmente, et les protestants, qui l'ont votée à l'unanimité, exultent. (**DOSSIER** du Bulletin des Amis de St François de Sales **N° 99**, sept.-oct.-nov. 1999) (24 pp. CHF 6.– ou : FF. 25.– franco, en timbres-poste)

– **SERAIT-CE LE DÉBUT DE LA PROCHAINE PERSÉCUTION RELIGIEUSE ? LE GOUVERNEMENT ITALIEN a condamné la Fraternité S.S.P.X comme secte, ou plutôt ce qu'elle représente, c'est-à-dire le Magistère romain traditionnel.** (**N° SPÉCIAL** du Bulletin des Amis de St François de Sales **N° 95**, déc. 1998 et janvier 1999) (32 pp. CHF 6.– ou : FF. 25.– franco, en timbres-poste)

– L'“INSTRUCTION” POUR L'INSTITUTION DU SYNODE (POPULAIRE) DIOCÉSAIN

Et maintenant tous à la Cathédrale pour voter ! (**N° SPÉCIAL** du Bulletin des Amis de St François de Sales **N° 88**, novembre 1997. CHF 5.– ou : FF. 20.– franco, en timbres-poste)

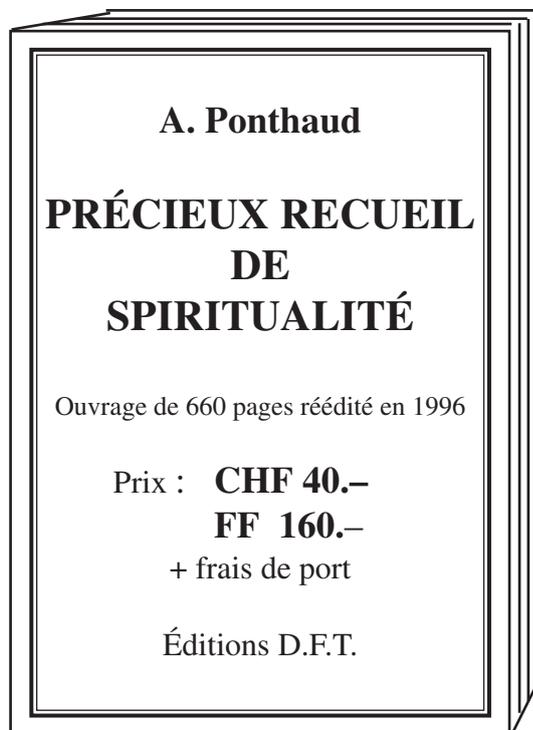
– LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ DANS L'ÉTAT ET DANS L'ÉGLISE : histoire et développement

(Cet exposé est la transcription d'une conférence; nous en avons conservé le style parlé) **N° SPÉCIAL** du Bulletin des Amis de St François de Sales **N° 85**, mai 1997 (CHF 5.– ou : FF. 20.– franco, en timbres-poste)

LIVRE DE PRIÈRES, CHANTS ET EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE DE LOYOLA

(Livre bleu) modèle élaboré par le R.P. Barrielle, selon l'esprit du T.R.P. François de Paule Vallet (CHF 10.– FF. 40.– + port)

Nous vous recommandons la lecture des livres :



De lecture facile, ce recueil – un véritable baume pour l'âme chrétienne – vous aidera à reprendre des forces et continuer ainsi la route qui mène au ciel ... Un livre de chevet pour tout chrétien, accessible à tous !

FLEUR DES MARAIS

Ste Maria Goretti,

de G. Hunermann)

Réédition d'un bel ouvrage
(en tirage limité), réédité avec l'autorisation des éd.
Salvatore; 160 pp., FF. 40.– CHF 10.– + port

Documentation sur la Révolution dans l'Église

(N° 7)

OSSERVATORE ROMANO (1997)

LA RÉVOLUTION ANTI-MARIALE

Documentation sur la Révolution dans l'Église

(N° 8)

Ces 2 livres manquent à votre collection

(Abbé Tam, 130 pp., Prix : CHF 16.50 / FF. 75.– port compris).

Sont aussi disponibles, aux mêmes conditions, les N° 1 à 6